

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 7 (1886)
Heft: 11

Artikel: Bulletin mensuel : (1er novembre 1886)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN MENSUEL (*1^{er} novembre 1886* ¹).

Sur l'initiative de M. le ministre des postes et des télégraphes, l'**Algérie** va être reliée à la métropole par un **service quotidien à grande vitesse**. Les compagnies de chemins de fer et les compagnies de bateaux à vapeur sont déjà arrivées à une entente. Le départ de Marseille pour Alger aurait lieu vers midi, en correspondance avec le rapide de Paris de 7 h. 45 du soir. Le départ d'Alger pour Marseille serait combiné de façon que les lettres et les passagers pussent prendre le rapide pour Paris à 6 h. 30 du soir. La durée de la traversée ne serait que de 26 à 28 heures. Alger se trouverait de la sorte à moins de 48 heures de Paris. Ce nouveau service exercera une grande influence sur le développement des relations postales et commerciales de la France avec l'Algérie.

On sait de quelle importance est la **question forestière** en Algérie. Depuis quelques années de sérieuses améliorations ont été apportées au service des forêts, et de grands progrès ont été réalisés dans leur aménagement et leur exploitation. De 1881 à 1886 les produits forestiers ont presque doublé. Toutefois il reste beaucoup à faire pour prévenir les incendies et empêcher le pâturage des bestiaux, les deux causes qui contribuent le plus au déboisement. Pour y obvier, M. Doumerc propose, dans une étude publiée par la *Revue scientifique*, de constituer un personnel suffisant pour exercer la surveillance, et de revenir sur les dispositions du sénatus-consulte de 1863, en déclarant communales toutes les forêts qui ont été alors abandonnées en toute propriété aux tribus, et en donnant à celles-ci des compensations territoriales. De même pour les droits d'usage, qui seraient rachetés en bloc au moyen de terres qui deviendraient communales. On pourrait, en outre, installer des ateliers de sciage qui livreraient aux indigènes les bois dont ils ont besoin, au lieu de les autoriser à couper sans discernement des arbres de haute et de petite futaie. Enfin, partout où des barrages peuvent être établis ou des puits artésiens forés avec chance de succès, il faudrait créer ou rétablir des pâturages afin que les indigènes ne fus-

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

sent plus obligés d'envoyer paître leurs troupeaux dans des terrains forestiers.

Tunis vient d'être relié au nord de la France par une **ligne de navires à vapeur** qui, partant de **Dunkerque**, touche, à l'aller, à Bordeaux et à Philippeville, et au retour à Alger, à Oran et à Bordeaux. Ce service a été organisé par la « C^{ie} des bateaux à vapeur à hélice du Nord. » D'après le *Moniteur officiel du commerce*, elle se propose d'importer sur les points précités les fers de construction et de forge, les charbons, les alcools, les traverses de chemins de fer, les bois pour caisses, les poteaux télégraphiques, les toiles et tissus divers, les bois d'orme pour le charronnage, les sucre, les cafés et généralement tous les produits coloniaux. Jusqu'à présent la Belgique a eu presque le monopole du commerce des fers de construction et de forge, mais la compagnie susmentionnée estime que les produits similaires français peuvent soutenir victorieusement la concurrence sur le marché tunisien. Quant à l'importation des autres produits sus-indiqués, elle fonde son espoir de succès sur ce que les ports de Dunkerque et du Havre étant en rapport direct avec les lieux de production, et les frais de transport étant notablement diminués, les importateurs peuvent céder ces produits à des prix qui défient toute concurrence. Elle croit même que les négociants spéciaux de Paris pourraient profiter avec avantage de l'abaissement des frais de transport résultant de l'établissement du nouveau service. Au point de vue de l'exportation de Tunisie, la compagnie compte charger principalement les huiles, les laines et les dattes.

La situation du **Soudan oriental** semble s'être bien améliorée depuis le commencement de cette année. Au printemps, l'Angleterre n'y occupait plus que la ville de **Souakim**, et même, en mai, le gouvernement britannique rappelait les troupes anglaises et indiennes placées à ce poste avancé, pour les remplacer par 2300 soldats égyptiens, dont un tiers de nègres. A ce moment, **Osman Digma** se trouvait à **Tamaï**, dans un camp défendu par un grand nombre de canons pris à Kassala ; un de ses lieutenants occupait Haschin, à douze kilomètres de Souakim, et les partisans du Mahdi possédaient, au nord de cette ville, le port de Schinab par lequel ils s'approvisionnaient. Cependant la croisière anglaise ne leur permettait pas de se ravitailler aussi facilement qu'ils l'auraient désiré. D'autre part les tribus avoisinant Souakim souffraient de la défense faite aux négociants de cette ville, jusque là le grand marché de la région, de faire aucun commerce avec les Soudanais. Le gouverneur de Souakim, Watson pacha, fit savoir aux

tribus voisines que, si elles cessaient la guerre, le marché de la ville ne tarderait pas à leur être rouvert. Bientôt les Amarars, les Beni-Amers, les Aschrafs, les Ababs et d'autres tribus firent des offres de paix. Osman Digma organisa alors, contre les tribus au nord et au sud de Souakim, deux expéditions qui furent repoussées ; les Amarars attaquèrent le port de Schinab, et peu après enlevèrent aux partisans d'Osman Digma tout le pays au nord de Souakim. Le droit de commerce avec la ville leur fut rendu ; un marché leur fut également ouvert à Baghat, et les salines de Rowayeh, exploitées de nouveau, leur fournirent une denrée de première nécessité. Avec d'autres tribus, ils continuèrent à harceler les gens d'Osman Digma, s'emparèrent de Haschin, et poussèrent jusqu'à Tamaï. Ils interceptèrent le convoi avec lequel Osman Digma envoyait à Berber ses biens les plus précieux. Après cela ils bloquèrent Tamaï, d'où Osman Digma était parti pour Khartoum, en laissant à ses adhérents l'ordre de combattre de leur mieux. Enfin les Amarars et leurs alliés prirent Tamaï et rouvrirent la route de Tokar. Le littoral de la mer Rouge se trouve ainsi pacifié ; et l'on annonce même, de Massaoua, la reprise du commerce par caravanes avec Berber.

Le *Calwer Missionsblatt* renferme une lettre du missionnaire **Mayer**, expulsé, avec ses collègues, du pays des Gallas, par l'ordre de Ménélik. Nous lui empruntons les renseignements suivants sur le **voyage du Choa¹ à travers le désert brûlant d'Adal**. Les missionnaires auraient voulu prendre la route du Tigré et de Massaoua ; mais on ne leur permit pas ; force leur fut de se joindre à une caravane de gens de Tadjoura qui conduisaient des esclaves à la côte. Ces trafiquants d'esclaves avaient de nouveau obtenu de Ménélik l'autorisation d'acheter et d'emmener des esclaves. C'étaient pour la plupart des jeunes filles ; il n'y avait que quelques jeunes garçons ; en tout 600 esclaves. La caravane entière, forte de 1000 personnes et d'autant de chameaux, ressemblait à une armée en marche. Avec elle cheminaient M. Cheffneux, Français, trafiquant d'ivoire, trois missionnaires catholiques, deux missionnaires suédois et un marchand arménien. Toutes les nuits on établissait des gardes autour du camp, et l'on tirait beaucoup de coups de fusil pour prévenir les attaques de brigands. Aux environs de Moullou, la caravane reconnut l'endroit où, quatre jours auparavant, M. Barral avait été assassiné avec sa femme, 18 Abyssins

¹ Voyez la Carte, IV^{me} année, p. 328.

et 2 Danakils. Les squelettes, déjà rongés par les hyènes, gisaient sur le sol, ainsi que 4000 fusils que M. Barral conduisait au Choa. Toutes les caisses étaient brisées, mais les vivres, les vêtements et les étoffes avaient été pillés ; 19 des brigands étaient aussi tombés dans le combat. Ce sont les mêmes gens qui ont assassiné Werner Munzinger et les siens par trahison. M. Cheffneux, qui connaissait bien M. Barral et ceux qui l'accompagnaient, et auquel appartenaient 400 fusils, ensevelit les ossements, et fit rassembler les armes pour les remettre à deux Français qui, ayant échappé au massacre, réapparurent alors. Ils se dirigèrent vers le Choa, tandis que la caravane poursuivit son chemin vers la côte. Il paraît que c'était elle que les brigands se proposaient d'attaquer ; ils l'avaient attendue à Amoïsa par où elle devait passer ; c'est le seul endroit où il y ait de l'eau. Plusieurs sources chaudes et froides y jaillissent et forment des étangs infects ; la chaleur est extrême et l'air insalubre. De là, la caravane chemina longtemps dans une vallée plate, couverte de buissons épineux ; heureusement il avait plu en plusieurs endroits, en sorte qu'elle y trouva de l'eau. Les indigènes, surtout les Issa-Galla, avaient abandonné le pays, leur chef leur ayant donné l'ordre de laisser le passage libre, pour ne pas rencontrer la caravane. Ils vivent en état de vendetta avec les gens de Tadjoura, aussi la caravane devait-elle éviter absolument leur territoire. Arrivée au lac Assal¹, elle chemina pendant deux heures sur un sel d'une blancheur éclatante ; « il y aurait là du sel pour toute la terre », dit M. Mayer. Ce lac, à 171^m au-dessous de la mer, est enfermé par des montagnes abruptes, en sorte que le sel arrive jusqu'au pied de celles-ci, et qu'il ne reste pas de place pour une route. Jusqu'à Dafan on ne trouve point d'eau ; là, la caravane rencontra des gens venus de la côte au-devant d'elle avec des dattes, du riz et des nouvelles. Partie du Choa le 10 février, elle n'atteignit la côte que le 8 avril. M. Brémond qui se trouvait à Ambabo, prêt à partir pour le Choa, fit bon accueil à M. Mayer et à ses collègues ; il leur fournit des provisions. De là ils se rendirent par eau à Tadjoura et à Obock ; le gouverneur français les reçut amicalement et les fit conduire à Aden sur un vaisseau de guerre.

D'après un télégramme de Zanzibar du 23 septembre, le Dr **Junker** qui, de l'Ou-Nyoro, s'était échappé vers le sud du lac Albert, après la défaite infligée à Kabrega par les troupes du roi Mwanga, a réussi à revenir vers le SE. et a atteint **Msalala**, où se trouve une station des missionnaires anglais, au sud du Victoria-Nyanza, à l'em-

¹ Voy. la Carte, IV^{me} année, p. 328.

bouchure du Jordans Nullah dans le lac. Comme il existe, de Msalala à Zanzibar, une communication régulière, on peut espérer voir bientôt arriver à la côte le persévérant explorateur. Sept ans se sont écoulés depuis qu'il partait pour une expédition de 3 ou 4 ans, en vue d'étudier les affluents occidentaux du haut Nil, et la ligne de partage des eaux entre le Nil et l'Ouellé. De trois ans, son absence s'est prolongée jusqu'à sept ans, par suite de la révolte du Mahdi et de l'abandon du Soudan par le gouvernement britannique. Nous connaissons en partie déjà le résultat de ses travaux dans la région de l'Ouellé; l'exploration qu'il a dû faire entre cette rivière et le Victoria-Nyanza, au milieu de circonstances extrêmement difficiles, c'est vrai, aura, nous n'en doutons pas, la même valeur que les précédentes. Dieu veuille que les deux explorateurs, **Émin-bey** et **Casati**, qui, d'après le même télégramme, maintiennent encore l'autorité du gouvernement égyptien dans le Wadelaï, sur le haut Nil, puissent, comme le Dr Junker, trouver le moyen de s'échapper et de revenir en Europe.

Le *Reichsbote* annonce que la **Société évangélique de missions pour l'Afrique orientale** a chargé M. **C.-G. Büttner**, ancien missionnaire, de préparer la fondation d'un **Institut africain** à Berlin, dans lequel seraient instruits de futurs missionnaires et des colons qui voudraient acquérir, avant leur départ, une certaine connaissance des conditions de l'Afrique et des langues qui s'y parlent. Il devra aussi diriger le susdit institut après sa fondation. Les travaux de la Société sus-mentionnée ont déjà commencé. Deux diaconesses partiront pour la station de Dounda sur le Kingani, non loin de Zanzibar, et une des dames du comité les accompagnera et leur aidera à installer une infirmerie. Il importe que les colons allemands, qui s'établiront dans les stations de l'Afrique orientale, puissent recevoir les soins spirituels et physiques dont ils pourront avoir besoin, en même temps que les missionnaires annonceront l'Évangile aux païens.

La **Compagnie des Lacs africains**, de Glasgow, qui fait le service des transports pour les sociétés missionnaires, entre Quilimane et le Tanganyika par le Chiré et le lac Nyassa, a fait construire un **steamer** spécial pour ses courses sur le **Zambèze** et le **Chiré**. Il ressemble un peu au *Stanley*, que le roi des Belges a fait faire pour le service de l'État du Congo, de Stanley-Pool aux chutes de Stanley. Cependant il est plus grand que ce dernier. Il a été construit pour pouvoir naviguer sur des rivières peu profondes, et ne tire que 0^m,40 d'eau; d'autre part sa forte machine lui permettra de lutter contre le courant

des fleuves qu'il devra remonter. L'aménagement du navire, pour les passagers et pour l'équipage, a été disposé de manière à ce que la ventilation fût la meilleure possible, chose importante pour le climat tropical de cette région. Le steamer a été essayé le 6 septembre, et répond parfaitement au but pour lequel il est destiné. Il sera appelé le *James Stevenson*, du nom de celui qui a contribué si généreusement aux œuvres philanthropiques dans cette partie de l'Afrique. Il sera transporté, par pièces démontées, par un steamer qui a déjà quitté Londres et qui doit arriver le 8 novembre à l'embouchure du Zambèze, où il sera remonté.

Nous avons mentionné, dans les *Nouvelles complémentaires* de notre dernier numéro (p. 297), l'expédition de **M. Swinny**, de la Mission des Universités, de la rive orientale du lac Nyassa, à travers les chaînes de montagnes qui la bordent au NE. Le *Central Africa* nous apporte, sur cette expédition, des renseignements détaillés dont nous extrayons ce qui suit. De l'île Dikomo, le *Charles Janson* transporta M. Swinny à la baie de Mbampa, à 65 kilom. au nord de l'île, avec une vitesse moyenne de six nœuds à l'heure. Les indigènes de la baie, belle d'ailleurs et bien abritée, menacés par les incursions des **Ma-Gwangwara**, ont dû quitter leurs kraals et s'emparer des aires rocheuses des oiseaux du lac, pour se fixer sur les promontoires et les îlots de la côte. L'habitation du chef, par exemple, est construite sur un grand rocher à quelque distance du bord; on ne peut l'atteindre qu'en canot ou à la nage. Le chef reçut cordialement les voyageurs et leur donna quelques vivres. De là M. Swinny, prenant avec lui cinq hommes de l'équipage du *Charles Janson* et quelques indigènes comme porteurs, se dirigea au NE. vers le village du chef **Amakita**, à la limite du territoire des Ma-Gwangwara, qui s'en étaient emparés récemment. Les villages qu'il rencontra d'abord sur son chemin sont généralement cachés dans des entassements de rochers; plusieurs d'entre eux ont quelques bestiaux, vaches et chèvres. Au delà, il dut traverser un district couvert d'une herbe longue et forte, abondamment chargée de rosée et de pluie. Le pays ressemble au Zoulouland; les forêts y sont rares, mais l'herbe y est abondante, ainsi que le blé d'Inde. L'altitude en est d'environ 2000^m. Plus loin encore, au NNE., s'étendent les collines derrière lesquelles est situé le village d'Amakita; du nord au sud, l'horizon est fermé par des montagnes où habitent les Ma-Gwangwara. Le sol convient parfaitement à la culture et au pâturage; le tabac y croît en quantité considérable; les pois et les fèves abondent, ainsi que le chanvre, et la pomme de terre à feuilles gigantesques comme dans le Zoulouland.

Les indigènes des villages sont tributaires des Ma-Gwangwara, et descendirent en troupes pour voir les voyageurs. Leur langage renferme beaucoup de mots zoulous. Il y a deux villages d'Amakita, l'un ancien, qui n'a qu'une cinquantaine de huttes, l'autre plus récent, avec une population plus dense. Le chef n'osant pas prendre la liberté d'entrer dans la tente de M. Swinny pour serrer la main de l'homme blanc, s'assit modestement sous un appentis avec les gens de l'expédition, et leur demanda si les Européens mangeaient de la viande ; sur leur réponse affirmative, il amena un jeune bœuf dont il leur fit présent. Il se trouvait là un esclave, qui étant trop malade pour continuer à marcher, avait été laissé en arrière par une caravane venant du lac Nyassa, et se rendant par les villages d'Amakita et le pays des Ma-Gwangwara à Quiloa et à Lindi. Le chef n'osa pas accepter l'offre de recevoir un missionnaire, par peur de se compromettre auprès des Ma-Gwangwara, qui lui auraient supposé une velléité de redevenir indépendant. Il fournit à M. Swinny un guide pour le reconduire au lac par une route plus courte. Chemin faisant les voyageurs aperçurent une troupe de Ma-Gwangwara revenant d'une expédition de pillage. Ils étaient 20 ou 30 hommes et furent très étonnés d'apercevoir un blanc dans la vallée au-dessous d'eux ; ils avaient, dans leur incursion, tué beaucoup de gens des villages qu'ils avaient pillés. Pour regagner le lac, l'expédition de M. Swinny dut gravir une chaîne de 2100^m, puis redescendre par une pente rapide le versant occidental, dont l'aspect diffère entièrement du versant oriental, ce dernier offrant beaucoup d'emplacements cultivés, tandis qu'à l'ouest les flancs de la montagne n'étaient couverts que d'arbres rabougris et d'une herbe grossière. En approchant du lac les voyageurs rencontrèrent un grand cours d'eau qui disparaît tout à coup, et coule sous terre pendant un certain temps pour reparaître plus loin. Ils atteignirent la rive du lac à l'un des villages d'Amakita qui y possède un grand nombre de canots ; ils y rencontrèrent une caravane venant de l'autre côté du lac dans 22 canots.

La **Commission de cartographie** à Lisbonne, a publié une **carte de l'Afrique méridionale portugaise** au $\frac{1}{600000}$, de M. A.-A. d'Oliveira, d'après laquelle on peut se rendre compte des prétentions du Portugal sur les territoires de l'Afrique équatoriale. D'après les *Mittheilungen de Gotha*, auxquelles nous empruntons ce renseignement, l'Afrique portugaise dépasserait de beaucoup les limites que, jusqu'à présent, les cartes étrangères au Portugal lui attribuaient et s'étendrait d'un océan à l'autre. Elle comprendrait tout le bassin du Zambèze,

à l'exception de la partie du bassin du lac Nyassa située au nord du 11° 30' lat. sud. Au sud du fleuve, tout le pays des Ma-Tébélé serait portugais, quoiqu'aucun voyageur portugais ne l'ait traversé. La carte indique les itinéraires des explorateurs portugais, jusqu'à la traversée de l'Afrique par Capello et Ivens en 1884-1885.

Un correspondant du *Natal Mercury* écrit à ce journal, de la **baie de Delagoa**, qu'il y règne une grande activité. Les dames anglaises de Natal et de Port-Élisabeth, en route pour les mines du Transvaal, donnent à Lorenzo Marquez un aspect très animé. Il n'y avait, au moment où le correspondant écrivait, ni fièvre ni autre épidémie ; la saison était sèche et le climat salubre ; mais le manque d'eau rendait les wagons rares et les transports difficiles. La ville était pleine de centaines de tonnes de marchandises. Les travaux du chemin de fer, auxquels 300 Cafres étaient employés, avançaient lentement. Les porteurs engagés pour les mines d'or se faisaient payer la course 18 fr., versés dans une maison de commerce de Lorenzo Marquez, où ils les prenaient au retour, en échange d'un certificat de ceux qui les avaient engagés. Les marchandises étaient transportées en bateau par le Tembé, sur un parcours de 20 kilom., évitant ainsi la plus mauvaise partie de la route. Au reste cette région va être assainie ; on y plante des milliers d'eucalyptus qui prospèrent. La fièvre disparaîtra peu à peu¹, au grand profit de la baie de Delagoa et de tous ceux qui prennent cette voie pour se rendre au Transvaal au lieu de faire le long voyage de Port Natal à Préatoria.

Un marchand allemand qui a fait récemment le tour du Kalahari, en se rendant, de Wynbourg dans l'État libre du fleuve Orange, par le pays des Be-Chouana, au **lac Ngami**, a rapporté d'intéressants renseignements sur l'état actuel de ce lac et de ses environs. Il l'atteignit le 17 septembre de l'année dernière, et y passa trois mois pendant lesquels il fit une visite à la nouvelle capitale de Moremi sur le Tiogé. Ensuite des récentes incursions des Ma-Tébélé, les **Ba-Touana**, sujets de ce chef, se sont retirés vers la région marécageuse au nord du lac. Au point de vue physique et moral, c'est une race dégénérée ; leur nombre ne dépasse pas 500 âmes. Les plus fortunés parmi eux ont des chevaux et sont armés de fusils. Les Ba-Kouba et les Bushmens sont leurs esclaves. Le voyageur allemand estime que le Kalahari peut être très

¹ Nous laissons au correspondant du *Natal Mercury* la responsabilité de cette opinion, bien différente de celle que notre correspondant, M. Henri Berthoud, a rapportée de la baie de Delagoa. Voy. p. 305-306.

bon pour l'élève des bestiaux, et croit qu'il est plus facile d'atteindre le lac Ngami, de Wallfishbay, que de Capetown ou de Natal. D'après lui, le lac Ngami est maintenant beaucoup plus petit qu'autrefois, ce qui est d'accord avec le jugement d'Oswell, de Murray et de Livingstone. — Dans une récente visite en Angleterre, **M. Selous** a donné quelques détails sur les rivières au nord du lac. Le Tiogé, ou Okawanga inférieur, ne coule plus directement dans le lac, mais forme d'immenses marais au nord de ce dernier. Un de ses bras rejoint le Chobé ; un autre, connu sous les noms de Dzo et de Machabé, se perd dans le lac Mababé, mais il envoie aussi un bras, le Tamaloukan vers le sud dans le Botlétlé¹.

Le Dr **Schinz**, botaniste allemand, a exploré dernièrement l'**Ovahéréro** et l'**Ovambo**, dans l'Afrique australe occidentale. Tout en étudiant la géographie et la botanique, il a voué son attention aux habitants et à leurs langues. Pendant un séjour prolongé à la station missionnaire finnoise d'**Oloakonda**, dans l'Ondonga, il a composé un vocabulaire et une grammaire de la langue parlée autour de lui, et dans une visite à Houmbé, sur le Cunéné, vers la fin de 1885, il a fait la même chose pour la tribu des Onkoumbi. Dans une lettre adressée à M. R.-N. Cust, datée de février 1886, et publiée par les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres, il écrit ce qui suit : L'Ovahéréro se divise en trois parties : l'Ovatjimba, dans le Kaoko (*sans eau*), au nord ; l'Ovahéréro proprement dit, au centre, et l'Ovambanterou, à l'est, sur les frontières du Kalahari. Tous les indigènes parlent des dialectes de la même langue. Leur lieu d'origine semble avoir été beaucoup plus à l'est, au nord du Zambèze, et le pays qu'ils occupent maintenant appartenait autrefois en grande partie aux Hau-Khoïn ou Berg-Damara. Les tribus des Héréro sont nommées d'après leurs chefs, dont le plus puissant est Kamahéréro. Leur gouvernement est patriarchal. Les Ovatjimba, que le Dr Schinz a identifiés avec les Ba-Chimba ou Mouximba, aussi connus sous le nom de Cimbebas, ont reçu ce nom de leurs voisins les Ovambo qui les méprisent. L'origine de ce nom est singulière. Les Ovambo habitent de beaux *Omagoumbos*, ou kraals entourés de palissades, tandis que les Ovatjimba se contentent de misérables huttes, que l'on peut comparer aux trous creusés par l'animal vertébré nommé *ondjimba*, dans les gigantesques fourmilières. Le Dr Schinz n'a pas réussi à voir l'animal. Les Ovatjimba diffèrent à tous égards de leurs voisins, les Ovambo. Ils élèvent du bétail et ne se livrent pas à l'agriculture ; ils parlent une autre

¹ Voyez la carte, III^{me} année, p. 64.

langue, et ont un gouvernement patriarcal, tandis que celui des Ovambo est despotique. Les Oumbangala, qui vivent au nord du Cunéné, et qui comprennent les Onkoumbi, les Enkamba et les Omlounda, sont rangés, au point de vue du langage, parmi les Ovahéréro, plutôt que parmi les Ovambo, quoique, à d'autres égards, ils ressemblent à ces derniers. Pendant que le Dr Schinz était à Houmbé, les Portugais étaient en guerre avec les Onkoumbi, sans cela il aurait remonté le Cunéné. Les Ovambo, compris entre le Kaoko, le Cunéné, le Coubango et l'Ovahéréro, se divisent en douze tribus, dont chacune a son dialecte propre. Les missionnaires finnois se servent du dialecte de la tribu des Ondonga. Le Dr Schinz se proposait de se rendre au lac Ngami, et d'étudier les langues parlées par les San du Kalahari, qui sont obligés d'employer des interprètes dans leurs relations avec les Bushmen du Namaqualand et avec les Khoï-Khoïn.

Le syndicat anglais constitué en vue de l'établissement du **chemin de fer du Congo** n'ayant pu faire accepter ses conditions à l'administration de l'État du Congo, les négociations ont été rompues. D'après une correspondance de Bruxelles au journal le *Temps*, il demandait entre autres, que ses possessions et ses employés au Congo ne dépendissent en rien du gouvernement de l'État libre, et ne fussent soumis qu'à la juridiction des tribunaux anglais. Les tarifs du chemin de fer devaient être réglés par le syndicat seul, sans ingérence quelconque de l'État du Congo. Un tarif spécial devait favoriser la navigation anglaise sur le Congo et dans tous les ports de l'État libre. Le gouvernement de l'État libre aurait dû favoriser le commerce d'importation anglais par un système combiné de tarifs douaniers. Ces conditions, directement contraires à l'Acte général de la Conférence de Berlin, ne pouvaient manquer de faire rejeter les propositions du syndicat anglais. Il s'en est constitué à Bruxelles un nouveau, qui enverra au Congo une expédition composée d'ingénieurs et de spécialistes, pour étudier le tracé du chemin de fer et les frais d'établissement. Dès que leur rapport aura été communiqué, une grande société sera constituée, et la souscription d'un emprunt international sera ouverte.

Le *Mouvement géographique* annonce que l'existence de la **vigne à l'état natif** vient d'être constatée à **Kwamouth**, au confluent du Kassaï et du Congo. Sa tige rappelle la liane, et, comme celle-ci, grimpe parmi les feuilles des grands arbres, auxquelles elle mêle son feuillage. Elle se distingue de la vigne kabyle de l'Algérie, en ce que son fruit, au lieu d'être blanc, est noir, ou plutôt violacé. Il se présente en grap-

pes très épaisses; leur poids va jusqu'à un kilogr. et davantage. Le grain est rond et petit; la chair est peu forte et renferme deux pépins assez gros. Le goût est celui du raisin noir, mais acidulé, sans doute faute de culture. Il est probable que, par une culture intelligente, on réussira à améliorer notablement la qualité de ce produit.

M. **Defraire**, secrétaire de M. de Labastie, commandant de l'Ogôoué et du Fernand Vaz, s'est rendu, à bord du *Pourvoyeur*, de **Libreville** à sa résidence de **Lambaréné**, et a fait escale au cap Lopez. Le *Bulletin de la Société de géographie de Marseille* nous apprend que, pendant son voyage, il a constaté que les indigènes n'ont essayé jusqu'à ce jour aucune culture de produits commerciaux, si ce n'est celle de l'arachide, qu'ils font sur une faible échelle, et plutôt comme ressource alimentaire que comme objet de trafic; leurs cultures se bornent aux plantations de manioc, de bananes, de patates douces et d'ignames, strictement nécessaires à leur alimentation. Jusqu'ici ils ont trouvé trop facilement, dans le trafic du caoutchouc et de l'ivoire, de quoi subvenir à leurs besoins, pour s'adonner à l'agriculture. Les plantations européennes qui ont été tentées sont le café, dont plusieurs espèces, entre autres le Libéria, ont donné les résultats les plus encourageants, le coton, qui n'a pas réussi à cause de la trop grande humidité du sol, le cacao, le riz et la vanille qui prospèrent admirablement.

Le rapport des **voyages de M. J. Montes de Oca et du Dr Ossorio au Mouni, au Benito et au Campo**, au nord du Gabon, a paru. Dans la première exploration, les voyageurs, partis en août 1885 de l'embouchure du Mouni, remontèrent le fleuve jusqu'au confluent de la Noya. Après diverses excursions parmi les petites tribus de ce territoire, ils se dirigèrent, de l'Outamboni, vers le Benito, qu'ils atteignirent en octobre. Le rapport n'indique pas s'ils ont déterminé la ligne de partage des eaux entre ce fleuve et le Mouni. En janvier de cette année, le Dr Ossorio explora la région côtière et remonta le Campo, nommé par les indigènes Étemboué, jusqu'au pays des Jengoué, où la navigation est interrompue par les rapides de Bokoja. De là il poursuivit sa route le long de la rive gauche du fleuve vers le NE., jusqu'au confluent des deux rivières qui le forment. L'une vient du SE.; le Dr Ossorio la traversa, franchit la ligne de faîte entre le Campo et le Benito, qui, dans son cours supérieur, porte le nom de Volo, et le suivit jusqu'à son embouchure. D'après la *Revista de geografia comercial*, le but des deux explorateurs était d'assurer l'influence de l'Espagne dans cette région, contre les prétentions de la France et de l'Allemagne. D'autre part, les

dépêches reçues à Madrid de la côte d'Afrique, annoncent qu'un accord est intervenu entre les commandants espagnols et français; conformément aux ordres de leurs gouvernements, ils ont décidé de soumettre toutes les questions en litige à la commission diplomatique siégeant à Paris, et de s'abstenir de tout acte pouvant amener des froissements entre Espagnols et Français.

A son retour du Kilimandjaro, **M. H. H.-Johnston** se rendit au **Cameroun**, où le gouvernement anglais l'avait nommé vice-consul. Au mois de juin dernier, partant de Bell Town, il a fait une exploration du fleuve Cameroun, et a atteint un point situé un peu au delà de Ngale-Nyamsi, à 100 kilom. de l'embouchure. Les mangroves cessent à environ 40 kilom. de la côte; les pandanus leur succèdent et forment la végétation dominante le long des rives du fleuve bordé, dans les parties marécageuses, d'orchis lissochilus de 2^m de haut. A mesure que les rives s'élèvent, et que le sol devient plus ferme, les pandanus, à leur tour, font place à une grande variété d'arbres : acacias, sterculias, eriodendrons, mêlés au panache du palmier raphia, et aux grappes du palmier à huile. Un peu plus haut, M. Johnston entra dans le district de Wouri, et fut frappé de son apparence de prospérité. Les bords de la rivière présentent une série ininterrompue de villages et de plantations; la forêt vierge se retire vers l'intérieur. A quelques kilomètres au delà de Ngale Nyamsi, village du chef de Boudiman, il vit, d'une hauteur de 160^m au-dessus du fleuve, à 80 ou 100 kilomètres au nord, une chaîne de montagnes surmontées de pics fantastiques dont il estime la hauteur à 3000^m ou 4000^m.

Les négociations qui se poursuivaient depuis plusieurs mois entre le Comité des missions de Bâle, le gouvernement allemand et la Société des missions baptistes, au sujet de la **retraite des baptistes du Cameroun et de leur remplacement par des missionnaires de la Société bâloise**, ont enfin abouti. Désormais c'est cette dernière Société qui travaillera au Cameroun, où vont se rendre MM. Dilger, Bizer et Becher, auxquels seront adjoints M. Munz qui a déjà autrefois stationné à la Côte d'Or, et M. Leuze qui a été une année au service de la mission brêmoise à la côte des Esclaves. Ils quitteront Liverpool le 3 novembre, séjourneront trois semaines à la Côte d'Or et pourront arriver au Cameroun aux environs du 23 décembre. Les missionnaires baptistes comptent porter leur activité au Congo, où MM. Comber et Grenfell ont besoin de renforts.

Le marabout **Mahmadou-Lamine** qui avait attaqué Bakel au

printemps dernier, a reparu dans le voisinage de **Senoudébou**¹, poste français sur la **Falémé**, à une quarantaine de kilomètres du confluent de cette rivière avec le **Sénégal**, mais il a été battu et forcé de se retirer. M. **Gallieni**, colonel d'infanterie de marine, a été chargé du commandement de la colonne de ravitaillement du haut fleuve. La parfaite connaissance du pays qu'il a acquise lors de l'expédition du colonel Borgnis-Desbordes dont il faisait partie, lui permettra d'assurer la sécurité dans cette région et de prévenir le renouvellement des attaques du marabout. Il établira son quartier-général à **Kita**, et enverra une colonne ravitailler le poste de **Bamakou** sur le haut Niger.

M. **White**, consul anglais au **Maroc**, écrit au *Chamber of Commerce Journal* de Londres, que les **tissus anglais** ont été en grande partie supplantés au Maroc par ceux de l'Allemagne et de l'Autriche, qui sont d'une qualité ordinaire, et d'un prix modique. Les tissus anglais plus beaux et plus coûteux, qui autrefois formaient un article d'importation considérable, ne sont plus demandés. L'importation du **sucré** au Maroc est toujours très forte ; mais les sucre d'Angleterre ne peuvent pas soutenir la concurrence avec ceux d'autres pays ; ils sont moins durs et moins compacts que les sucre étrangers et s'émettent trop facilement. Il n'y a plus guère que le sucre brun que le Maroc tire de l'Angleterre.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le négus d'Abyssinie semble projeter une expédition militaire dans la direction de la mer Rouge. Il a invité ses deux vassaux, Ménélik, roi du Choa, et Tekla Haïmanot, roi du Godjam, à l'informer du nombre de troupes qu'ils pourraient mettre à sa disposition en cas de guerre, et du temps que demanderait la mobilisation de ces troupes.

L'expédition italienne de M. Franzoï s'est décidée à passer par les possessions allemandes du cap Gardafui, pour gagner le pays des Gallas, au lieu de passer par Assab ou Obock comme elle se l'était proposé.

Une dépêche de Zanzibar, du 17 octobre, annonce que tous les missionnaires de l'Ou-Ganda sont partis, excepté M. Mackay qui a été emprisonné par ordre du roi Mwanga. M. Mackay a fait appel au gouvernement anglais.

Une concession a été accordée par le gouvernement malgache pour l'établissement d'une ligne télégraphique d'Antananarive à Tamatave. Le câble sera soudé au câble sous-marin qui sera immergé de Diégo-Suarez à Zanzibar, pour relier Madagascar au réseau général des télégraphes.

¹ Voy. la Carte, IV^e année, p. 200.

Un correspondant de Durban annonce au *Times* que le président de la République sud-africaine a l'intention d'interdire l'entrée du Transvaal, par l'intérieur des terres, à toutes les marchandises imposables, à cause de la difficulté et des frais qu'entraîne la perception des droits. La voie de la baie de Delagoa resterait seule ouverte à toutes les marchandises.

Le secrétaire de la Chambre du Commerce de Londres ayant demandé au Directeur-général des postes britanniques de faire le nécessaire pour que les colonies anglaises du sud de l'Afrique fussent admises dans l'Union postale universelle, il lui a été répondu que cela dépendait des autorités coloniales plutôt que du gouvernement impérial, mais que l'administration des postes ferait ce qui serait en son pouvoir pour encourager et aider les colonies à devenir membres de l'Union.

Le steamer *Prétoria*, de la Union Company, arrivé récemment à Plymouth, a rapporté qu'un petit cutter, monté par deux marins norvégiens, et nommé le *Homeward Bound*, frété de Natal pour l'Angleterre, a touché à Sainte-Hélène, le 20 août, 30 jours après son départ de Capetown. Le 2 septembre, il passait à l'Ascension. Il ne mesure guère que 7 m. de long, 2 m. de large et 1,5 m. de profondeur. Il est fait de pin résineux et n'a pas de pont. Ceux qui le montaient comptaient arriver à Londres à la fin d'octobre.

On mandate de Lisbonne que le gouvernement portugais négocie avec l'Allemagne pour la délimitation de ses frontières dans l'Afrique australe occidentale, entre la province de Mossamédès et l'Ovambo. Le principal litige porte sur la région des fleuves Cunéné et Coubango que le Portugal réclame.

Le ministre de la marine du Portugal a reçu un rapport de l'expédition dirigée par M. Arthur de Païva, chargé d'occuper divers points du territoire entre le Cunéné et le Coubango.

Un projet de chemin de fer de Mossamédès au Bihé, par la Serra de Chella, Caconda et Huilla, a été élaboré par les explorateurs Capello et Ivens ; une délégation de Mossamédès est chargée de présenter au roi de Portugal une demande pour que Sa Majesté en appuie la réalisation.

D'après le *Journal das Colonias*, les travaux agricoles de la colonie de San da Bandeira, fondée dans le voisinage de Mossamédès, ont fourni d'excellents résultats.

M. Camille Janssen, naguère encore vice-administrateur général au Congo, a été promu au grade d'administrateur général.

Une dépêche de Bruxelles, du 5 septembre, annonce qu'un traité doit être signé entre la Belgique et le Portugal. La Belgique se servira du pavillon portugais pour son service d'exportation au Congo, et le Portugal achètera en Belgique les marchandises manufacturées nécessaires à ses possessions du Congo et qu'il ne produit pas lui-même.

Un nouveau steamer destiné à la navigation du haut Congo est en construction en Belgique, ce qui portera à six le nombre des vapeurs de l'État du Congo sur le haut fleuve. Il est probable que ce vapeur sera plus particulièrement affecté au service du Kassaï et de ses affluents, sur lesquels l'État libre a déjà établi deux

stations, où les missions protestante et catholique ont également les leurs, et où des particuliers ont l'intention de créer des établissements commerciaux et agricoles.

Un service d'observations météorologiques qui fonctionne régulièrement a été établi à Boma.

Très prochainement un chemin de fer Decauville reliera Boma-rive à Boma-plateau.

Les lieutenants Bove et Fabrello ont dû s'embarquer, le 15 juillet, à Léopoldville, sur le *Stanley*, ainsi que le baron von Schwerin de l'expédition suédoise, et les officiers belges Coquilhat, Dubois et Dhanis, pour se rendre à la station des chutes de Stanley.

Le missionnaire Ramseyer, que sa santé et celle de sa femme avaient obligé à venir faire un séjour en Europe, repartira en novembre pour le pays des Achantis.

En exécution d'une convention conclue par le gouvernement français, pour la pose d'un nouveau câble sur la côte occidentale d'Afrique, les possessions françaises de Grand-Bassam, de Porto-Novo et du Gabon viennent d'être reliées à la métropole et au réseau télégraphique général.

Après avoir visité les rivières du sud, au Sénégal, le Dr Bayol doit se rendre à la côte des Esclaves, en qualité de commissaire du gouvernement français et coopérer avec les commissaires allemands à la délimitation sur place des territoires des deux nations.

LE MOUVEMENT COLONIAL ALLEMAND EN AFRIQUE

Depuis que l'empire allemand a été rétabli, le développement de l'industrie et du commerce a imposé à la nation allemande l'obligation de chercher les moyens d'ouvrir de nouveaux débouchés à son commerce. En même temps a surgi l'idée de faire servir à ce but l'émigration considérable qui, chaque année, enlève à l'Allemagne des milliers de ses citoyens, lesquels vont porter leurs bras et leur industrie aux pays d'outre-mer, sans profit pour la mère patrie, que leur départ appauvrit, et à la prospérité de laquelle ils s'intéressent bientôt beaucoup moins qu'à celle de leur pays d'adoption. A cet effet on songea à créer des colonies allemandes, dans des territoires vers lesquels on dirigerait le courant de l'émigration, et qui deviendraient des centres commerciaux, où les produits de l'industrie allemande pourraient être exportés, et d'où les colons pourraient envoyer en Allemagne les produits des pays étrangers. L'Amérique du Sud, où un nombre considérable d'Allemands avaient déjà émigré, pour s'établir au midi du Brésil, et dans la République Argentine, fut le continent qui attira le premier l'attention ; mais